

Zeitschrift: Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung
Herausgeber: Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat
Band: 9 (1933-1934)
Heft: 1

Artikel: En manœuvres
Autor: Vallatton, Benjamin
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-703684>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

marsch (23. bis 24. September) definitiv am 5. September abläuft. Die Anmeldungen sind an Hrn. Abel Vaucher, chemin de Beau-Rivage, Lausanne, zu richten.

Die Einschreibungsfrist für die andern Wettbewerbe läuft bis zum 31. August.

Der Militär-Wettmarsch Yverdon-La Sarraz-Lausanne ist offen für alle Offiziere, Unteroffiziere und Soldaten der Schweizer Armee, für das Grenzwacht-Korps, Landjäger und Polizisten.

Die Einschreibungsgebühr beträgt Fr. 1.— in Form von fünf Postwertzeichen à 20 Rp.

Die Teilnehmer müssen sich schriftlich bei Oblt. Le Coultre, Bugnon 4, in Lausanne, anmelden und haben folgende Angaben zu machen: Grad, Einteilung, Domizil und ob der Interessent in der Nacht vom 23. auf den 24. September in der Kaserne Yverdon zu logieren wünscht. Es ist nicht obligatorisch, daß man an einem andern Militär-Wettmarsch teilgenommen haben muß, um sich an diesem Wettbewerb beteiligen zu können.

Der Start wird am Sonntag, morgens 9 Uhr, im Hofe der Kaserne in Yverdon erfolgen.

Der nationale Wettmarsch Rolle-Lausanne, offen für alle Schweizer Geher und der Wettmarsch Rolle-Lausanne für Anfänger, werden ebenfalls am 24. September durchgeführt. Die Einschreibungen für diese beiden Konkurrenzen sind an Herrn B. Guggenheim, 3, chemin de Primerose, in Lausanne, zu richten.

Schließlich, als diesjährige Neuerung, gilt ein Wettmarsch, genannt « Militärischer Vorunterricht », reserviert für die Teilnehmer an militärischen Vorunterricht mit Waffen von 1932 und 1933. Er wird am 24. September auf der Strecke Morges-Lausanne (15 km) stattfinden.

Die Konkurrenten haben die komplette Vorunterrichts-Ausrüstung zu tragen, welche ihnen durch das kantonale waadtlandische Komitee des bewaffneten Vorunterrichts geliefert wird.

Die Vorunterrichtler müssen sich bei ihrem Sektionsleiter einschreiben. Die Sektionen werden durch Patrouillen von drei Mann, von welchen einer vorsteht, vertreten. Jede Sektion kann soviel Patrouillen anmelden, wie ihr beliebt.

Die Sektionsleiter haben ihre Einschreibungen an Herrn Hptm. Quendet, 64, Avenue d'Echallens, in Lausanne, zu übersenden.

En manœuvres

Depuis deux jours, la guerre est déclarée. Matin et soir, parfois même au plus épais des ténèbres traîtresses, l'armée rouge et l'armée blanche, ceux qui attaquent et ceux qui défendent le sol national, se heurtent avec fureur... Hélas! Nul ne pourra jamais chanter comme il conviendrait l'héroïsme déployé de part et d'autre, conter toutes les actions d'éclat accomplies par d'humbles soldats, car elles eurent pour seuls témoins les champignons poussés parmi la mousse des bois, un geai piaillant, des vaches pacifiques jusqu'à l'inconscience, ou encore quelque écureuil à queue rousse réfugié au plus haut d'un chêne... Non! Nul ne dira jamais les drames qui se déroulèrent près d'un ruisseau limpide, au fond d'un vallon sauvage, sur la pente des vergers plantés de pommiers noueux, ou bien en quelque clairière dont les fougères furent piétinées par les talons rudes de combattants acharnés à vaincre.

Dès quatre heures, les soldats ont été arrachés au bon sommeil. Pas sans peine, par exemple!... Il fait bon, étendu sur une botte de paille fraîche, enroulé dans sa couverture, savourer les minutes suprêmes... Peytrequin ronfle, la bouche ouverte. Bolomey lui répond sur un mode plaintif. De l'autre côté de la paroi, les vaches meuglent, et puis heurtent la crèche d'une corne impatiente... Ces bruits sont paisibles, sains, berceurs... Et le falot éclaire doucement...

Mais est-ce que le major comprend quelque chose à la poésie du cantonnement? Et le capitaine-adjutant, donc?... Et les officiers?... Un sang impétueux coule dans leurs veines. L'ennemi mue leurs rêves en cauchemars. Alors, une volonté de vengeance envahit leur cœur.

Brusquement ils s'éveillent. Quelle que soit l'heure, quel que soit le temps, ils n'ont qu'une idée: franchir des rivières, traverser des broussailles, galoper par les champs labourés, gravir les collines, camber les barrières, jeter le désordre dans les poulaillers, trouver, en un mot, cet ennemi qui trouble leur sommeil, et alors l'anéantir et poursuivre ses débris affolés la baïonnette dans les reins.

En somme, rien ne les empêcherait d'y aller seuls. Après tout, ces cauchemars, c'est leur affaire. Mais non!... Ils tiennent à s'entourer d'une masse de monde, à se faire escorter de colonnes serrées, d'essaims de pauvres diables, à pied ou à cheval, à pied surtout, qui, tout à l'heure encore, savouraient les joies de la paix sous une couverture, et maintenant filent éperdument à travers monts et vaux, attentifs au sabre du major: car il suffit d'un signe de cet homme monté sur un quadrupède pour qu'on s'arrête — très rarement —, pour qu'on se jette au travers d'un marécage — souvent —, ou pour qu'on pénètre au plus profond des buissons épineux — presque toujours. Alors, dès qu'on aperçoit un soldat dont le casque s'enorgueillit d'une bande blanche, sans pitié pour son âge, sans commisération pour la fiancée, ou pour la femme et les enfants, qui l'attendent à la maison, sans considération pour sa situation sociale, sans égards pour ses opinions politiques, on lui tire dessus. Il a de la chance, ce soldat au chef orné d'une bande blanche: car si c'était la guerre pour de bon, il demeurerait étendu sous un pommier, au bord d'une haie de noisetiers, les bras en croix, et plus jamais on n'entendrait parler de lui!...

Il n'y a qu'une opinion parmi les hommes qui ont pour deux sous de cœur dans la poitrine: la guerre est ignoble... La chose est si évidente, qu'il est inutile d'en essayer la démonstration... Seulement, il faut se hâter d'ajouter quelque chose: ce qui est encore plus ignoble que la guerre, c'est de voir sa maison, ses champs envahis par des gens qui veulent vous imposer des idées qui vous répugnent, qui veulent vous prendre votre drapeau, couper net le fil de votre histoire, de vos traditions, de votre liberté, vous voler l'âme de votre patrie.

Et n'allez pas objecter que ce sont là vieilles histoires, que nous ne vivons plus au moyen-âge. Le monde, sans doute, est plein de braves gens, mais aussi de vautours et d'éperviers. Or, les éperviers sont ainsi faits qu'ils se jettent sur les êtres faibles, désarmés, et qu'ils les saignent en un rien de temps. Mais les éperviers, aussi, sont ainsi faits qu'ils y regardent à quatre fois avant d'attaquer ceux qui ont bec et ongles, et y renoncent presque toujours dans la crainte de sortir de la bataille avec une aile cassée. Or, il ne se passe pas d'année sans que l'histoire démontre que la race des éperviers est bien vivace: nombreuses sont, un peu partout, leurs victimes qui geignent, se lamentent, alors qu'elles auraient beaucoup mieux fait, jadis, de fourbir leurs armes pour ôter à l'adversaire toute idée d'agression. Si cela avait été, l'Europe ne serait pas obligée, aujourd'hui, sollicitée par mille revendications nées en des heures d'injustice et de brutalité, de monter, de façon permanente, la garde au pied de ses coupoles d'acier.

Alors la Suisse se dit avec beaucoup de bon sens: Moi aussi, moi surtout, je déteste la guerre que je regarde comme une survivance des temps barbares. Cependant, je tiens à mes souvenirs, à ma fierté de petit pays libre. J'ai une âme, bien à moi, que je veux garder. J'entends vivre à ma guise et poursuivre patiemment la réalisation de mon idéal démocratique... Je représente une idée dans le monde... Dans l'intérêt même de l'humanité, il est bon que je demeure un pays indépen-

dant, maître de ses destinées... Mais comme je constate, que l'on respecte volontiers la force, que l'on pitié encore plus volontiers les faibles, je m'en vais avoir une armée, une armée démocratique. Cette armée demeurera paisiblement chez elle. Elle ne provoquera personne. Elle appellera même de tous ses vœux l'époque bénie (Mme. de Thèbes prédit que la chose se réalisera la veille de la fin du monde) où tous les hommes, devenus bons, généreux, raisonnables, parfaits, tomberont dans les bras les uns des autres... Ce jour-là je danserai un joyeux picoulet autour de mes fusils et de mes mitrailleuses avant de les enfermer à tout jamais au Musée historique de Zurich. Et j'allumerai des feux de joie au sommet de toutes mes montagnes... Mais, en attendant ce retour au jardin d'Eden, instruite par les expériences cruelles faites par d'autres, l'œil bien ouvert sur les réalités dont on vit, et dont on meurt aussi quand on ne sait pas les voir, je continuerai à enseigner à mes fils comment on manie un fusil. Et comme j'arrive à d'excellents résultats, mes fils ayant l'œil clair et le bras ferme, il en résulte que l'on me traitera, demain, et toujours, autrement que les Arméniens, les Grecs, les Serbes, les Boërs et tant d'autres... La crainte étant le commencement de la sagesse — car il est toujours embêtant de recevoir une balle dans l'œil gauche, fût-ce à 800 mètres, — je fais plus pour la cause de la paix en ayant une bonne armée qu'en mendiant, au moment du danger, de problématiques appuis auprès de diplomates au gilet blanc... Cela ne m'empêche pas, du reste, de collaborer à toutes les œuvres de paix, de semer de mon mieux, dans le vaste monde, les idées généreuses et saines qui rendront peut-être, un jour, je le souhaite! les guerres impossibles... J'ai même l'impression que l'on écouterait d'autant mieux ma voix que l'on aura davantage le sentiment que ce n'est pas la crainte qui me dicte mes convictions... Seulement, je n'entends pas être la victime de ces idées, de ces convictions, en désarmant avant que la moisson ait levé... Donc, je ne jetterai mon pistolet que lorsqu'il n'y aura plus de brigands dans le bois.

Cela c'est le langage du bon sens.

Or, nous n'en manquons pas, dit-on, en Suisse. Voilà pourquoi, j'imagine, nous faisons tous, ou peu s'en faut, notre service militaire avec le sentiment de remplir un devoir nécessaire.

Et voilà pourquoi aussi, la petite guerre terminée, si l'on s'approche des carabiniers, des fusiliers qui, les faisceaux formés, cassent une croûte en buvant un verre, on n'entendra pas de propos amers, d'apostrophes haineuses, de chuchotements sournois, car nos soldats savent qu'ils ne collaborent pas à une œuvre mauvaise. Ils tiennent à leur pays, sans en détester aucun autre. Regardant à leur drapeau, symbole de liberté républicaine, ils s'exercent au métier des armes non pour opprimer, mais pour qu'on ne les opprime pas, eux, comme on en opprime d'autres.

Non, nos hommes n'ont pas mauvaise conscience quand ils revêtent l'uniforme. Ils savent et comprennent que ce n'est pas pour le seul plaisir de les fatiguer qu'on les éveille à quatre heures du matin. Et c'est volontiers qu'ils courent dans les terres labourées, derrière leurs officiers.

Ils restent gais. Et ils disent, au moment des dix heures :

— Dis donc, Auguste, as-tu encore une morse de ce saucisson? Il est rude bon!

— Ma foi!... il faut bien se nourrir, parce que, avec la vie qu'on mène par là, avant trois semaines, si on ne se soignait pas bien, il ne resterait de nous que la barbe et les bretelles...

— Pardi! Ils ont décidé, à Berne, de faire périr tout le bataillon de fatigue et de famine... Comme ça, ils seront au moins sûrs qu'il n'y aura point de malades à l'infirmerie...

Ces propos, dépourvus d'aigreur, nos troupes les échanget pour réchauffer leur bonne humeur. Ils en rient. Car ils aiment leur pays et ils savent qu'il fait bon se dévouer pour lui.

Voilà pourquoi, à un signal, ils se sont tous levés. Et, maintenant, parquant le pas, ils marchent avec courage derrière leur drapeau qui flotte au vent.

Benjamin Vallotton.

Qu'en pensez-vous?

L'objection de conscience

Un peu partout; mais surtout dans les nations de tout repos se développe, sous cette appellation, une tendance à refuser le service militaire. Une propagande tenace et qui ne demande qu'à devenir intense se manifeste dans ce but. La raison invoquée est le respect de la vie humaine. On ne doit pas tuer et, par conséquent, on doit se dérober au métier des armes. Sans doute, on ne peut blâmer l'esprit évolué qui considère que le meurtre est une chose horrible et que la guerre est le plus redoutable des fléaux. On peut admettre même que, si une propagande antimilitariste pouvait être entreprise dans chaque pays avec d'autant plus de force que le risque d'une guerre d'agression contre un autre pays y serait plus grand, l'expérience serait tentante et donnerait peut-être de bons résultats, mais, hélas, nous n'en sommes pas là et, c'est précisément et anormalement dirons-nous, dans les pays les moins dangereux pour leurs voisins que les objecteurs de conscience sont les plus nombreux. Serait-ce parce qu'ils y courent moins de risques à défendre leur opinion? Dans ce cas notre sympathie et notre estime de principe en seraient sensiblement diminués.

Au début de la guerre, quelques refus de servir s'étant présentés en Grande-Bretagne, les Anglais qui ne se payent pas de mots dirent aux objecteurs :

— Soit vous ne voulez pas tuer; vous ne tuerez pas; mais, comme vous devez être utiles au pays, nous vous enverrons en première ligne, la cisaille en mains, couper les barbelés installés par l'ennemi.

Il paraît que les objecteurs de conscience les plus endurcis préfèrent prendre le fusil. Loin de nous la pensée de les blâmer; mais il nous sera permis de douter de la sincérité d'une conviction qui s'arrête au sacrifice. Les premiers Chrétiens avaient une autre allure.

Par conséquent que Messieurs les objecteurs de conscience se le disent. S'ils désirent que nous ne doutions pas de la pureté de leur foi, qu'ils propagent celle-ci dans des pays où ils pourront facilement gagner la palme du martyre. Nous ne refuserions pas un tribut d'admiration à leur courage, si, à la face des lieutenants d'Hitler ou des collaborateurs de Mussolini, ils affirmaient avec autant d'assurance qu'ils le font en France ou en Suisse, leur horreur des armements modernes et leur mépris de ceux qui les jugent nécessaires; cela dit uniquement pour la crânerie du geste.

Mais si l'objection de conscience doit aboutir à faire écraser des peuples inoffensifs par des hordes belliqueuses enivrées par l'esprit de conquête et chauffées à blanc dans ce but, nous continuerons à penser que le berger qui facilite la tâche du loup par sa veulerie et sa négligence ou sa peur du danger ne mérite guère autre chose, s'il est vraiment sincère, que la pitié. Or, de tout temps, on a dû se garder des fous. *Phocion.*